

(Joël à Jean, le 17/1/2018)

(...)

Le Regard, roman.

J'ai commencé la lecture de tes deux romans par le plus court, bousculé par la nécessité d'autres lectures (en particulier pour la préparation de conférences à venir). Évidemment, comme lecteur, je me lis dans ton livre et j'ai trouvé comme thème principal le désir, que j'ai rapproché de mes connaissances sur le désir mimétique. Tu vas comprendre plus loin pourquoi.

Mais d'abord, la forme. Ton roman est un vagabondage, une errance poétique qui rappelle Nerval – que tu cites –, une « divagation » comme tu le dis toi-même, une « promenade » semblable à celles de Jean-Jacques Rousseau – que tu mentionnes également –, une de « ces quêtes sans fin guidées par l'absence » (page 46). Ton héros s'obstine à chercher une cohérence. Philippe d'ailleurs le lui reproche et il se récrie devant « cet entêtement à exiger un ordre aux choses » (page 54). Puis ton héros renonce (page 66), et il admet : « le bonheur et l'espace n'ont pas d'ordre ». En te lisant, je pensai à cette phrase de Paul Claudel : « La matière éternellement à la recherche de sa forme, la poussée éternellement mécontente de l'équilibre ! » C'est le propre du désir. Cela définit (ou dessine) l'incertitude des contours de ton roman, « l'effacement progressif de la ligne et de l'objet » (page 27), et son thème principal. Un tout petit peu pour la forme, tu fais de ton récit une espèce de polar, on dirait une enquête policière, le désir est une énigme à résoudre (notamment page 42). Je ne suis pas spécialiste des polars, mais je te comprends parfaitement.

J'en viens au thème principal, le désir donc, et cette « quête sans fin guidée par l'absence ». Justement l'absence tient un rôle central dans ton roman, y compris l'absence de nom, puisque nous ne connaissons L que par son initiale, ou par son reflet dans la vitre d'un autocar.

L'absence (le désir) est une béance que chacun craint et espère retrouver, mais « incarnée ». À propos de la maison de Loisy, aujourd'hui abandonnée, tu dis (page 54) : « Un jour l'idée m'était venue qu'elle était squattée. » C'est là le drame – et le non-dit – du désir mimétique qui est toujours « habité » par quelqu'un d'autre, il est « squatté ». Il n'y a pas de désir pur, pas plus qu'il n'y a « d'amour vrai » – sauf extrême exception dans le coup de foudre que les anglais appellent 'love at first sight', l'amour au premier regard. Nous y voilà. Ton héros voudrait sans doute que son désir soit une espèce « d'amour au premier regard », mais il ne l'est pas. Il y a toujours un intermédiaire, un truchement, un médiateur, un Pandarus, qui nous « vend » le désir. L'innocence existe sûrement chez les petits enfants, mais elle est impossible chez les adultes. L'entremetteur, dans ton roman, c'est Philippe, et c'est... un voyeur ! Ton héros reconnaît le truchement quand il dit (page 27) : « j'étais Philippe ».

- L'analyse que tu fais de la quête du désir est minutieuse, précise, comme un inspecteur qui relève des empreintes sur tout objet qui se présente. Et comme il s'agit de cette impatience qui brûle, on a l'impression de voir une flèche « filmée » au ralenti. Ton récit avance lentement, tout se dérobe, et d'abord L.

Le titre du roman « dit tout », et paradoxalement, le héros ne sait rien du désir, et surtout de l'être désiré(e). Pour ne pas intituler ton roman Le désir, tu l'intitules Le regard, ce qui est rigoureusement la même chose. Dans Les Sonnets, Shakespeare assimile systématiquement le désir au regard. Au sonnet 139, il écrit :

[...] Since I am near slain,

Kill me out-right with looks, and rid my pain.

[...] Si tu veux m'achever,

Tue-moi par tes regards et je n'aurai plus mal.

Tu pousses très loin toutes les images qui ont rapport au regard. Ton héros, comme tout être désirant, est attiré-repoussé par son désir (double bind). Il va jusqu'à dire (page 63) : « moi qui avais le mal qu'on sait à parler de ce que mon père appelait, lui, mes égouts... » Est-ce un lapsus, ou est-ce volontaire ? On parle aussi des « regards d'égouts »... Et ces « regards » sont généralement fermés par une « plaque d'égout », ce sont des trous invisibles, ou dissimulés ! La métaphore va loin.

Ton roman m'a séduit. Il touche à des choses essentielles. Performance supplémentaire : décrire l'absence est presque impossible. Ce désir dont l'obscur objet se dérobe sans cesse, c'est ce que les chrétiens appellent l'espérance, ce que Shakespeare appelle « l'envie », et les païens vulgaires la frustration. Tout ce que Michel Serres concentre dans une phrase lapidaire : « Nous accédons à tout sauf au corps bien-aimé. » Ce qui nous maintient en vie est sans doute ce qu'il y a de plus désespérant. Faut-il le révéler ? Il y a quelque chose de métaphysique dans cet « état des choses ». Tu le suggères quand tu écris (page 23) : « ce bouleversement semblait procéder d'un ordre supérieur. » Évidemment, « semblait », car de l'essentiel nous ne sommes jamais sûrs. Pourtant, si nous avons une âme, c'est dans ces moments-là que nous la ressentons.

Ton écriture est très agréable et très... lahouguienne. Tu as un style bien à toi, plutôt classique finalement. Je n'ai pas eu le temps d'en détailler la spécificité, mais il est identifiable. Comment, à travers les métamorphoses du désir, l'écrivain demeure-t-il unique et cohérent ? C'est un mystère de plus, mais celui-là tu le maîtrises complètement.

Félicitations. Je ne vais pas lire Genèse tout de suite, mais je me réserve ce plaisir pour un temps proche.

Tout en amitié.

(Jean à Joël)

Grand merci, cher Joël, pour ton généreux commentaire. Après ceux de Bernard et de Gilbert, il m'est un témoignage de plus, et non des moins précieux, du rapport ambigu sinon érotique (d'attraction/répulsion pour « l'obscur objet qui se dérobe sans cesse » ?) qui se noue par le truchement du texte entre l'auteur et son lecteur.

Je ne saurais trop te remercier, surtout, d'avoir si bien joué le jeu qui t'était proposé, on ne peut plus tordu il faut dire : celui du lecteur testeur, ami de longue date qui plus est, initié sans l'être vraiment à une pratique totalement étrangère à la sienne, connaissant l'existence d'une contrainte dont il ignore la nature, et convié à n'en tenir aucun compte tout en sachant que sa révélation pourrait bien bouleverser son point de vue et qu'elle constitue pour l'auteur l'alpha et l'oméga de sa démarche...

Fallait le faire.

Mais comme tu as raison de dire que le lecteur *se* lit dans un texte !

Quand j'ai entrepris *Le regard*, il y a aujourd'hui plus de quinze ans, j'ignorais tout de René Girard et de son système d'analyse. L'ayant découvert avec toi, force m'est d'admettre qu'il fonctionne plutôt bien pour le trio Philippe/L/narrateur. Ce sera aussi le cas dans *Genèse*. Je n'ai donc pas été surpris que ta lecture se soit focalisée sur le désir mimétique, et m'en trouve d'autant plus heureux qu'elle confère à mon personnage une pertinence psychologique, à plus forte raison une dimension métaphysique, auxquelles je n'avais pas vraiment pensé.

Ton analyse est certainement juste, Joël, comme pourraient bien l'être ici et là, j'imagine, l'analyse psychanalytique d'un freudien convaincu, l'analyse déterministe d'un naturaliste à l'ancienne ou l'analyse autofictionnelle de ceux qui chercheront toujours (et trouveront toujours) des similitudes entre l'auteur et ses protagonistes. Car avoue qu'un personnage de fiction serait pour le moins stéréotypé si une seule grille d'analyse suffisait à expliquer l'intégralité de son comportement.

Deux petites remarques toutefois :

Tu te rappelles le texte d'une dizaine de pages où je te précisais, à l'époque de ton précédent récit, les enjeux de la contrainte ? L'un d'eux, et non des moindres, était de placer l'auteur en situation de ne jamais récrire deux fois le même roman, ni par l'intrigue, ni par la thématique, ni par la psychologie des personnages et moins encore par *le style*. Alors un style *lahouguien*... c'est sympa mais pas vraiment le but : j'espère que la lecture de *Genèse* t'en convaincra vite.

Quant à *l'ordre supérieur* auquel il est fait allusion, j'ai bien peur qu'il n'ait été dans mon esprit de formaliste athée plus verbal que spirituel. Mais n'est-ce pas la même chose si l'on admet - et je serais assez tenté de l'admettre - que le verbe, c'est Dieu ?...

Bien chaleureusement à toi et à Dany, dont un petit commentaire personnel (pourquoi pas ?) me ferait également très plaisir.

(Joël à Jean, le 21/1/2018)

Mon cher Jean,

Quelques commentaires sur tes commentaires à mes commentaires.

Ne sois pas surpris si j'ai décelé du Girard dans ton *French triangle* Philippe/L/narrateur. Ce n'est pas tant la présence du triangle qui est étonnante que son traitement, ce que tu en fais. Ce n'est pas du Sacha Guitry ! Quand ton narrateur en vient à dire « j'étais Philippe », tu vas loin dans le triangle mimétique !

Évidemment, le point de vue girardien ne retire rien au point de vue freudien, à l'analyse « déterministe » ou autre analyse « autofictionnelle ». Elle éclaire simplement la littérature (pas seulement la tienne) de rayons souvent brillants.

Autre « remarque ». Je ne dis pas qu'il y a *un et un seul* « style lahouguien ». J'ai commencé à lire *Genèse*, et je vois bien que l'écriture en est toute différente. Cependant, tu ne peux pas empêcher que je retrouve certaines constructions de phrases dont je te sais capable et qui ne sont pas celles de tout le monde. Il faudrait sans doute une grosse thèse pour révéler ce que sont la base, le fondement ou les principes de ton style, mais même sous différents masques, il

est reconnaissable. Quant au thème principal, l'absence, je le retrouve dans *Genèse* – je t'en reparlerai prochainement. Il y a là une constante.

Curieuse dissimulation que le masque. On n'est pas « absent » sous un masque – que, sans doute, tu appelles « une contrainte ». Je dirais même qu'on y est incroyablement présent – comme dans la première scène du *Plaisir* de Max Ophüls. Le jeu est paradoxal, car dans un bal, le plus masqué des danseurs est celui que l'on remarque le premier !

Enfin, pour ce qui est de « l'ordre supérieur » et de ta métaphysique, je ne doute pas de ton athéisme, mais cette « absence de Dieu », reconnais-le, est terriblement mystique. L'absence t'occupe énormément. Je pense encore ici à cette prière de Paul Claudel : « *Mon Dieu, je vous offre la grande absence de tout. Mon Dieu, je vous offre cet immense besoin d'exister.* » Ma foi est assez claudellienne de ce point de vue. Ce n'est pas tant Dieu qui est absent que tout l'univers visible, cette illusion massive : '*We are such stuff as dreams are made on*'. La protestation contre « l'absence » est un appel « vers le haut », ou « vers le bas » pour ceux qui choisissent de se perdre (je pense ici à Céline, Genet et quelques autres).

Dire que « le verbe, c'est Dieu », laissons cela à *saint* Jean (sans clin d'œil). À notre échelle : le verbe, c'est l'homme.

Voilà. J'ai donc commencé *Genèse*. Je vais y revenir bientôt. Pour le point de vue de Dany, il faudra attendre un peu, elle s'est jetée sur *Guerre et Paix*. Heureusement le deuxième tome est déjà bien entamé !

Bien des douceurs à Marie-Annick et à toi mon amitié exigeante.

Joël